Über die Rhetorik der Architektur = Sur la rhétorique de l'architecture = On the rhetoric of architecture

Autor(en): **Hubeli, Ernst**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Werk, Bauen + Wohnen**

Band (Jahr): **74 (1987)**

Heft 12: **Licht und Glas = Lumière et verre = Light and glass**

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Über die Rhetorik der Architektur

Bis weit ins 19. Jahrhundert hinein spielte die Metapher der Sprache eine wichtige Rolle in der Architektur. «... die Baukunst hat ein Recht..., zu den Menschen reden zu dürfen», schrieb Richard Lucea 1865 im Zusammenhang mit dem Œuvre von Schinkel. Goethe meinte Ähnliches, als er auf den poetischen Teil verwies, ohne den Architektur nicht ist, was sie sein könnte.

Dieses «Recht» wurde in diesem Jahrhundert mit anderen Begriffen postuliert, einmal war von der Semiotik oder der Kommunikation die Rede, dann wieder – schlichter – von der Sprache der Architektur oder der «écriteur». Auch die Moderne, der solche Begriffe fremd waren, hatten ihre «Botschaften».

Die Rhetorik der Architektur ist ein Dauerbrenner; ihre Verneinung ist eine Illusion, eine Versagung – auch vermeintlich stumme Architekturen lassen aufhorchen. Die Postmoderne trat auf die Bühne, als die Architektur «sprachlos» wurde, als auch Kommunalpolitiker, Sozialplaner und Bauinvestoren merkten, dass der Verzicht auf ästhetische Fragen kein Fortschritt ist. Von der Architektur wurde wieder erwartet, dass sie eine Geschichte erzählt. Das «Recht», reden zu dürfen, wurde dann auch schnell wahrgenommen. Doch konnte man sich des Eindruckes nicht erwehren, dass die neue, angeblich zweckfreie Poetik eine ästhetische Funktion erfüllte: der versöhnende schöne Schein blendete die städtebauliche Barbarei aus. Als dieses Visagieren gar zum Rezept wurde, war die Überredungskunst nicht nur durchschaubar, sondern auch bald verschlissen. Schon 1979 haben Linda Groat und David Canter die Frage gestellt: Does Post-Modernism communicate? Sie tut es nicht, war die Antwort der umfangreichen Untersuchung, die auch nachwies, dass die neue Rhetorik der Architektur nicht mal einem Unterhaltungsbedürfnis genüge. Es entsteht keine Erzählkunst, wenn immer die einen reden und die anderen keine Fragen stellen dürfen. Mit ihren Monologen starb die Jencksche Postmoderne, noch bevor sie richtig zu reden begann – nicht weil sie etwas erzählen wollte, sondern weil sie offenbar das Falsche erzählt hat. Was wären die Quellen, die Bezüge für eine andere Rhetorik der Architektur?

An der altmodernen Geschichte fasziniert der Gedanke, eine politische und soziale Idee mit einer architektonischen Kultur zu verbinden, um zumindest die Grundlagen der ästhetischen Ausdrucksformen zu objektivieren. Freilich gibt es viele Einwände, wenn diese «unterbrochene» Geschichte einfach weitererzählt würde. Weder ist uns ein vergleichbares, verbindliches Programm bekannt, noch fehlt uns der Glaube an jenen Fortschritt, der nun die Schatten des grosstechnischen Lichts wirft. Und auch der oberflächlichste Blick auf die moderne Architekturgeschichte erkennt das paradoxe Missverhältnis zwischen den heroischen Aufbrüchen und den realen Entwicklungen. Dennoch verweist die junge Vergangenheit auf einen Hangover, auf eine Architektur und Erzählkunst, die gleichzeitig über sich selbst – und über sich hinaus redet.

Sur la rhétorique de l'architecture

Longtemps encore au cœur du 19e siècle, la métaphore du langage a joué un rôle important en architecture. «... l'architecture a le droit... de pouvoir parler aux hommes», écrivit Richard Lucea en 1865 à propos de l'œuvre de Schinkel.

A notre siècle, ce «droit» fut postulé par d'autres notions; on a parlé de sémiotique ou de communication, puis de nouveau – plus sobrement – du langage de l'architecture ou de son «écriture». Même les modernes qui ignoraient de telles notions, avaient leurs «messages» qui voulaient proclamer l'avènement d'un monde nouveau.

La rhétorique de l'architecture est un fait permanent, la nier serait une illusion, un constat d'échec; même les architectures prétendues muettes incitent à prêter l'oreille. Le postmoderne entra en scène lorsque l'architecture fut «sans voix»; lorsque les politiciens locaux, les planificateurs sociaux et les promoteurs constatèrent que renoncer aux questions esthétiques n'était pas un progrès. De l'architecture, on attendait de nouveau qu'elle racontât des histoires. Cela n'avait rien de répréhensible, pas plus que la redécouverte de l'histoire de l'architecture en tant que source. Pourtant, personne ne put échapper à l'impression que la nouvelle poétique remplissait une fonction esthétique consistant à dissimuler la barbarie urbaine sous une apparente beauté conciliatrice. Lorsque la cosmétique du visage fut devenue une recette, l'art de la persuasion ne fut pas seulement percé à jour, mais devint aussi rapidement inefficace. Dès 1979, Linda Groat et David Canter ont posé la question: Does Post-Modernism communicate? Il ne le fait pas; telle fut la réponse d'une importante étude qui prouva aussi que la nouvelle rhétorique de l'architecture ne satisfaisait même pas un besoin de distraction. Quelles seraient les sources, les références conduisant à une autre rhétorique de l'architecture? Dans l'histoire de l'ancien moderne, l'idée fascinante était de relier une idée politique et sociale à une culture architecturale et pour le moins d'objectiver les bases des formes de l'expression esthétique. Certes, il existe de nombreuses objections lorsque l'on se borne à la seule répétition de cette histoire «interrompue». Non seulement nous ne connaissons pas de programme clair et comparable, mais il nous manque aussi la confiance en un progrès maintenant assombri par les ombres de la grande technique. Même le regard le plus superficiel sur l'histoire de l'architecture moderne reconnaît la disproportion entre les élans héroïques et les développements réels. Pourtant, le passé récent révèle un certain «hangover», une architecture et un art du récit capables de parler d'eux-mêmes tout en se dépassant.

On exige trop lorsque l'on demande à l'architecture de raconter de «grandes histoires» (et cela était également vrai jadis). Les diagnosticiens de la société, de Lyotard à Habermas, en indiquent les raisons. Il n'y a pas *la* forme de vie ni *l'*habitant et sûrement pas *le* peuple ou *le* besoin, pas plus que *l'*histoire. Dans une société hétérogène, les formes d'expression esthétique ont gagné en différenciation, mais en même temps elles ont perdu leur cohésion pour atteindre parfois l'absence de toute relation. L'histoire moderne n'est plus qu'utile, belle ou impressionnante. Mais la bonne histoire vraie serait trop belle pour être vraie.

Cependant, si l'architecture ne veut pas se limiter à des formalités, la question se pose de savoir à quelles «petites» histoires elle pourrait se rattacher. Longtemps, l'architecture s'en est tenue à des programmes fonctionnels. Dans les années 50 et 60, les revues d'architecture répétaient leurs thèmes chaque année: aéroports, écoles, logements, musées. Les questions architecturales plaçaient l'objet au premier plan. Aujourd'hui, une école, un ensemble d'habitat doivent aussi faire partie d'une ville ou d'un village. Ce «programme» n'est livré par aucune autorité, aucun politicien, aucun promoteur; ces questions sont parties intégrantes du travail de l'architecture; ce sont des découvertes ayant trait à des réalités sociales et architecturales et à la singularité d'un lieu que négligerait une architecture banale. «La réalité ne peut jamais être en crise, seulement sa perception» (Laurids Ortner). Les histoires réalistes sont des provocations dans la grande coalition de la non-perception.

Les «petites» histoires que l'architecture peut aujourd'hui raconter sont – je le présume – des histoires inachevées qui autorisent d'autres histoires, qui racontent des traces de l'existence, de l'utilisation. Ce sont des architectures ouvertes renonçant à l'éloquence d'une esthétique et d'un pouvoir centralisés. *E. H.*

Allen Nacherzählungen fehlt zwangsläufig diese Gleichzeitigkeit. Die Bauten von Richard Meier zitieren einen Stil, der sich seiner Botschaft entledigt hat. (Wer könnte in den Glasperlenspielen mit Licht und Raum noch Zeichen für eine Befreiung von gesellschaftlichen Zwängen und Unterdrückung entdecken?)

Die Architektur ist (und war wohl auch schon früher) überfordert, «grosse Geschichten» zu erzählen. Die Gesellschaftsdiagnostiker – von Lyotard bis Habermas – verweisen auf die Gründe. Es gibt nicht *die* Lebensform, nicht *der* Bewohner und schon gar nicht *das* Volk oder *das* Bedürfnis, ebensowenig wie *die* Geschichte. In einer heterogenen Gesellschaft mit ihrer «neuen Unübersichtlichkeit» (Habermas) haben die ästhetischen Ausdrucksformen an Differenziertheit gewonnen, gleichzeitig aber an Zusammenhang verloren, der bis zur Beziehungslosigkeit verdünnt. Die moderne Geschichte ist nur noch nützlich, schön oder eindrucksvoll. Die gute, wahre Geschichte wäre aber zu schön, um wahr zu sein.

Wenn sich die Architektur nicht auf Formalitäten beschränken will, stellt sich die Frage, an welche anderen Geschichten sie anknüpfen könnte. Lange hielt sich die Architektur an funktionelle Programme. In den 50er und 60er Jahren hatten die Architekturzeitschriften ihre sich jährlich wiederholende Thematik: Flughäfen, Schulen, Wohnungen, Museen. Die architektonischen Fragen stellten das «Objekt» in den Vordergrund. Heute soll eine Schule, eine Wohnsiedlung auch Teil einer Stadt oder eines Dorfes sein. Diese «Programme» liefern keine Behörden, keine Politiker, keine Bauinvestoren; sie sind Bestandteile der architektonischen Arbeit, es sind Entdeckungen der sozialen und architektonischen Wirklichkeiten und Eigenarten eines Ortes, die eine Allerweltsarchitektur übersieht. «Die Wirklichkeit kann nie eine Krise haben, nur ihre Wahrnehmung» (Laurids Ortner). Die realistischen Geschichten sind die Provokationen für die grosse Koalition der Nicht-Wahrnehmung. Solche beschrieb etwa Walter Benjamin, indem er der Fiktion von der ganzen Stadt widersprach und die Architektur ihrer Teile – am Beispiel von Neapel – verdeutlichte:

> «Porös wie dieses Gestein ist die Architektur. Bau und Aktion gehen in Höfen, Arkaden und Treppen ineinander über. In allem wahrt man den Spielraum, der es befähigt, Schauplatz neuer unvorhergesehener Konstellationen zu werden. Man meidet das Definitive, Geprägte. Keine Situation erscheint so, wie sie ist, für immer gedacht, keine Gestalt behauptet ihr ‹so und nichts anders›. So kommt die Architektur, dieses bündigste Stück der Gemeinschaftsrhythmik, hier zustande. Zivilisiert, privat und rangiert nur in den grossen Hotel- und Speicherbauten der Kais – anarchisch, verschlungen, dörflerisch im Zentrum, in das man vor vierzig Jahren grosse Strassenzüge erst hineingehauen hat. Und nur in diesen ist das Haus im nordischen Sinn die Zelle der Stadtarchitektur. Dagegen ist es Innern der Häuserblock, wie er, als sei es mit eisernen Klammern, an seinen Ecken zusammengehalten ist durch die Wandbilder der Madonna.»

Die kleinen Geschichten, die heute Architektur erzählen können, sind – vermute ich – unfertige Geschichten, die weitere, andere Geschichten ermöglichen, die von den Spuren der Existenz, des Gebrauchs erzählen. Es sind offene Architekturen, die auf die Beredsamkeit einer zentralisierten Ästhetik und Macht verzichten, verzichten können. *Ernst Hubeli*

On the Rhetoric of Architecture

Until the late 19th century, linguistic metaphors played an important role in architecture. "... The art of building has a right..., to speak to people", Richard Lucea wrote in 1865 about Schinkel's oeuvre.

This "right" was postulated in somewhat different terms in this century: people talked of semiotics or communication, or – in a less complicated way – of the language of architecture or that of "authors". Even modernism, that did not speak in such terms at all, had its "messages" to proclaim the beginning of a new world with.

The rhetoric of architecture is always topical; its negation is an illusion, a flat denial – even supposedly mute architectonic works serve as statements. Post-modernism only appeared when architecture "lost its tongue".

Even community politicians, social planners and building investors realized that an abstention from aesthetic questions does not equal progress. People expected architecture to tell a tale. Of course, there is nothing to be said against this, nor against the rediscovery of the history of architecture as a source. But nobody can escape the impression that this new kind of poetry fulfilled a merely aesthetic function, namely to compensate for the barbarisms of urban planning with a beautiful exterior. But while face-lifting became a ready-made recipe, its power of persuasion was not only transparent but soon threadbare as well. Already in 1979, Linda Groat and David Canter asked: Does Post-Modernism Communicate? It does not, as extensive research showed, also clarifying that this new kind of architectural rhetoric did not even rise to the demand for entertainment. It is no proof of narrative art if the same people keep on talking while none of the others are ever allowed to question them. Jenck's post-modernism with its monologues died before it was able to speak – not because it wanted to tell us something but because it had obviously been telling the wrong thing.

Where then are the sources, the frames of reference for a different kind of rhetoric within architecture? The old modern history fascinates us because it combines a political as well as social idea with a specific architectonic culture in order to at least objectify the basics of an aesthetic means of expression. Of course there are many objections if this "interrupted" story were simply to be continued, nor do we know of a comparably binding programme or lack the belief in that kind of progress that now creates the shadows thrown by high-tech evolutions.

Even the most cursory look at the history of modern architecture shows the paradox incongruity between heroic ventures and real developments. Nevertheless the more recent past shows an obvious «hangover», an art of architecture and narration talking about itself and beyond its capacities.

Architecture is (and was) overtasked when asked to tell "great tales". Social diagnosticians – from Lyotard to Habermas – refer to the reasons. There is not *one* single way of living, *one* kind of inhabitant nor *one* people or *one* single need nor even *one* history for all of us. In a heterogeneous society, aesthetic means of expression have won a degree of differentiation though at the same time losing their coherence, diluted into an actual lack of rapport. Modern history is reduced to utility, beauty and impression. In fact, actual history is simply too nice to be true.

If however architecture does not want to limit itself to mere formalities, it will have to decide which of the "lesser tales" it might continue. For a long time architecture kept to functional programmes. In the 50ies and 60ies, architectural magazines presented their annually recurring topics: airports, schools, flats and museums. Architectonic questions concentrated on the objects as such. Today, a school or housing project is supposed to be an integral part of a town or a village. This "programme" has not been created by any authorities, politicians or building investors; it is an element of any architectural work, a discovery of social and architectonic reality and the characteristics of a site normally overlooked by a slip-shod kind of architecture. "Reality can never suffer a crisis, only its perception may" (Laurids Ortner). Realistic tales are a provocation directed at the coalition of non-perception.

The lesser tales told by architecture today are – this is my opinion – unfinished ones, leaving space for other tales speaking of the traces left by our existence, by wear and tear. These are open works of architecture, refraining from the eloquence of a centralized concept of aesthetics and power. *E. H.*